

Conférence du 25 janvier 2015

Françoise DASTUR, professeur honoraire des universités (philosophie)

La question de la non violence : Hindouisme, Jaïnisme, Bouddhisme

L'*ahimsâ*, mot sanscrit souvent traduit par non violence, mais qui signifie plus précisément non (*a*) nuisance (*himsâ*) à l'égard des êtres vivants, trouve son fondement dans le passé le plus reculé de l'Inde. Elle a pour origine la doctrine de la réincarnation des âmes qui conduit à voir dans tous les êtres vivants des égaux et a surtout été pratiquée dans les sectes des renonçants et des ascètes errants qui s'opposaient à la caste sacerdotale des brâhmanes et à leurs pratiques sacrificielles. C'est au Ve siècle avant J.-C. qu'elle a reçu son application la plus radicale avec le jaïnisme, religion fondée par Mahavira, contemporain du Bouddha. Mais c'est le bouddhisme qui a été le vecteur de la diffusion de l'*ahimsâ*, laquelle constitue aussi un élément fondamental de l'hindouisme et de sa pratique du végétarisme. C'est donc sur le bouddhisme et ses pratiques qu'il s'agira de mettre l'accent.

Bibliographie indicative :

Claude B. Levenson, *Le bouddhisme*, PUF, Que sais-je ?, 2004

Louis Renou, *L'hindouisme*, PUF, Que sais-je ?, 2008

Paul du Breuil, *Les Jaïns de l'Inde*, Aubier, coll. « Présence et pensée », 1990

**La question de la non-violence
Hindouisme, Jaïnisme, Bouddhisme**

Dans les temps troublés que nous vivons, où la violence sévit plus que jamais dans certaines parties du monde et a même touché l'an dernier la France, pays qui, comme la plupart des autres pays d'Europe, n'a plus connu de guerre depuis 70 ans, parler ce soir de non violence me semble particulièrement bienvenu. L'*ahimsâ*, mot sanscrit souvent traduit par non violence, qui signifie plus précisément non (*a*) nuisance (*himsâ*) à l'égard des êtres vivants, trouve son fondement dans une injonction védique et plonge ses racines dans le passé le plus reculé de l'Inde. Elle a pour origine la doctrine de la réincarnation des âmes qui conduit à voir dans tous les êtres vivants des égaux et a surtout été pratiquée dans les sectes des renonçants et des ascètes errants qui s'opposaient à la caste sacerdotale des brâhmanes et à leurs pratiques sacrificielles. Comme nous allons le voir, c'est au VIe siècle avant J.-C. qu'elle a reçu son application la plus radicale avec le jaïnisme, religion fondée par Mahavira, contemporain du Bouddha. Mais c'est essentiellement le bouddhisme, qui a été le vecteur de la diffusion de l'*ahimsâ*, car s'efforcer de ne pas nuire aux êtres vivants ni de leur ôter la vie constitue un des cinq préceptes principaux du bouddhisme.

On ne connaît pas avec précision les dates de naissance et de mort de Siddhartha Gautama, dit le Bouddha, c'est-à-dire l'Eveillé, mais la plupart des historiens s'accordent pour considérer qu'il a vécu au VIe siècle avant J.C. et les recherches archéologiques les

plus récentes le confirment. Il serait donc bien le contemporain de Mahavira, celui qui a établi les fondements du jaïnisme, une religion en quelque sorte concurrente du bouddhisme, mais qui, elle, n'a jamais franchi les limites de l'Inde. Cette période du VI^e siècle avant J.C. est une période de grands changements dans toute l'Asie, le Moyen-Orient et la Grèce, comme le montre le tableau suivant.

GRECE	PALESTINE	PERSE	INDE	CHINE
VIII ^e siècle Homère Thalès 625-547	VIII ^e siècle Premiers Prophètes VII ^e siècle : Rédaction de la BIBLE		XV-VI ^e siècle Védas	
Anaximandre 610-546	VI ^e siècle Prophètes postexiliques	VI ^e siècle ? Zarathoustra		
Pythagore 580-496 Héraclite 535-475 Parménide 520-510 Socrate 470-399	Jérémie 625-585 Ezéchiel 595-550 Isaïe 590-550		Mahavira 599-527 Bouddha 563-483	Lao-Tseu 590 ? Confucius 551-479

Il faut préciser que les dates indiquées, auxquelles naturellement il faut ajouter la mention « avant J.-C. », sont pour la plupart approximatives. On le voit sur ce tableau comparatif, c'est au VI^e siècle avant J.-C. qu'apparaissent en même temps les premiers philosophes de la Grèce, les penseurs fondamentaux de la Chine et que commencent à s'institutionnaliser ces grandes religions encore vivantes aujourd'hui que sont le judaïsme, le zoroastrisme, le bouddhisme et le jaïnisme.

Quant à ce que l'on nomme « l'hindouisme », il remonte à une très grande antiquité. Ce terme d'hindouisme a été forgé par les colonisateurs britanniques au XVIII^e siècle à partir du terme persan *Hindu* qui désignait pour les envahisseurs musulmans les habitants du bassin de l'Indus. Je rappelle qu'avant l'arrivée des Anglais, qui ont eux-mêmes succédé aux Portugais et aux Français, qu'ils ont vaincus en 1763, l'Inde était sous domination moghole, dont la langue était le persan, les empereurs moghols ayant régné sur l'Inde de 1526 à 1707. Le terme « Indus » a aussi été utilisé par les Grecs et les Romains dans l'Antiquité pour désigner la région qui s'étend au-delà de l'Indus, et que leurs habitants nomment *Bharat*, du nom d'un grand roi légendaire, *Bharata*. L'« hindouisme » correspond à ce que l'on nomme en sanskrit « *sanatana Dharma* », la loi ou l'ordre éternel, le mot *Dharma* étant un mot fondamental de la civilisation indienne, que l'on va retrouver dans le bouddhisme. Plutôt qu'une religion, car l'hindouisme n'a pas de fondateur, pas de dogmes et ne correspond à aucune institution centrale, il est un ensemble de croyances et de sectes multiples qui reconnaissent toutes l'autorité du *Veda*. Le *Veda*, mot qui veut dire en sanskrit « vision », « connaissance » est un ensemble de textes qui auraient été révélés (par l'audition, *Shruti*) aux sages indiens nommés *Rishi*, qui sont à l'écoute du *rta*, mot qui est à l'origine du mot « rite », et qui désigne le rythme du cosmos manifesté par le cours régulier des étoiles et la succession des saisons. Cet ordre

cosmique a été exprimé en strophes rythmées qui ont été transmises oralement de brahmane à brahmane jusqu'à nos jours et constituent la tradition védique dont les premiers textes remontent au XVe siècle av. J.-C. et s'étendent jusqu'au VI-Ve siècle av. J.-C.

Au moment de l'apparition du bouddhisme, la civilisation ancienne s'était beaucoup développée et s'était concentrée dans la vallée du Gange, et l'ensemble des croyances anciennes s'était transformé. Les anciens *deva*, divinités ou puissances naturelles (le mot veut dire « lumineux » et est à l'origine de notre mot « dieu ») de la tradition védique font place à une nouvelle conception du divin, dont le centre est toujours le concept abstrait de ce dieu suprême, impersonnel et irreprésentable qu'est Brahma, mais il forme maintenant le premier membre de la *Trimurti*, mot sanskrit qui veut dire « trois formes » et qui désigne la trinité des déités hindoues dont les autres membres sont Vishnu, celui qui préserve l'ordre cosmique, et Shiva, celui qui le détruit, auxquels, à l'inverse de Brahma, sont dédiés de nombreux temples du nord au sud de l'Inde. C'est pendant cette période que sont composés les *Brahmana*, commentaires du Vêda, et que furent compilées les *Upanishad*, mot qui signifie « venir s'asseoir » et exprime le mouvement du disciple s'asseyant respectueusement au pied du maître pour écouter son enseignement. Les Upanishad sont des commentaires proprement philosophiques du Vêda qui furent composés entre le VIIIe siècle av. J.-C. et le IIe siècle apr. J.-C. et qui forment la base de la période suivante, celle du Vedanta ou « fin » du Vêda, où se développeront jusqu'au XIIe siècle, plusieurs écoles philosophiques.

Ce qui caractérise cette période qui s'étend du VIe siècle avant J.-C. au VIe siècle après J.-C. auquel on a donné le nom de « brahmanisme », c'est une nouvelle organisation sociale, celle de la société dite des castes, ce mot portugais ayant servi à désigner ce que les hindous nomment *varna*, couleur, qui fut utilisée comme symbole des différences de classes sociales issues de la division du travail, à savoir la caste sacerdotale des *brahmanes*, la caste des guerriers, les *kshatrya*, la caste des agriculteurs, bergers et commerçants, les *vaishya*, et celle des serviteurs et artisans, les *sûdra*. A l'époque védique ancienne, le système des castes n'avait pas d'existence officielle, même s'il y était déjà fait mention de l'opposition entre les trois classes principales, surtout entre les prêtres et les guerriers, et il semble qu'à l'époque du Bouddha, les *Kshatrya* tenaient la première place, politique et économique, dans la société indienne. Or c'est précisément de cette caste qu'est issu Siddharta Gautama.

On ne sait pas grand-chose de la vie du Bouddha, et il faut à cet égard souligner que le bouddhisme lui-même n'a été connu en Occident que fort tard. Certes depuis le Moyen Age les missionnaires et les voyageurs venus d'Europe avaient décrit les croyances des peuples rencontrés en Asie, de la Mongolie au Japon, mais ils n'avaient pas compris qu'il s'agissait là d'autre autre que de cultes locaux. Il faudra attendre le milieu du XVIIIe siècle pour qu'un jésuite français né à Rodez et nommé Jean-François Pons, alors en mission au Bengale, découvre que toutes ces croyances et ces pratiques renvoyaient à une seule et même tradition religieuse à laquelle on donnera par la suite le nom de Bouddhisme. Les récits de la vie du Bouddha, qui ont été conservés d'abord par la

tradition orale, ne seront rédigés que plusieurs centaines d'années après sa mort. Ce que l'on sait avec certitude, c'est qu'il est né à *Lumbini*, un petit village situé actuellement sur le versant népalais de la plaine du Gange et tout proche de la frontière avec l'Inde. Mais alors le Népal n'est pas encore un pays indépendant, le nord de l'Inde est divisé en seize royaumes, et c'est dans l'un d'entre eux, que naît Siddhartha Gautama, fils du roi de la cité de *Kapilavastu*. Selon la vie légendaire que lui prête le canon bouddhiste, il aurait reçu l'éducation appropriée à la caste à laquelle il appartenait, celle des *kshatryas*, et son père espérait qu'il deviendrait un roi. Tenu à l'écart de la vue de la souffrance et de la mort, il se serait marié à seize ans, aurait eu un fils, et ne découvre qu'à l'âge de vingt-neuf ans la souffrance inhérente à la condition humaine à travers la rencontre d'un vieillard, d'un malade, d'un cadavre que l'on mène au bucher, et d'un ermite qui lui montre ce que peut être la sagesse. Il décide alors de quitter le palais, de renoncer à sa vie princière, et de commencer une vie d'ascèse, semblable à celle de nombreux ascètes hindous que l'on peut encore rencontrer aujourd'hui en Inde, celle des renonçants, des *samnyāsin* ou *sannyāsin*, ou *sādhu*, mot qui veut dire « celui qui a atteint son but », qui s'adonnent à des pratiques de méditation, *dhyāna* en sanskrit, *jhāna* en pâli, ce dernier mot étant utilisé dans les écrits des bouddhistes. On suppose que c'est la langue que parlait le Bouddha, car le sanskrit, mot qui veut dire parachevé, est la langue savante, le *pāli* étant lui une des langues populaires ou *prākṛit* parlées en Inde à cette époque.

En compagnie de cinq condisciples qui sont, comme lui, à la recherche de la vérité, Siddhartha Gautama suit ainsi dans divers lieux les enseignements de plusieurs brahmanes, sans parvenir à accéder à ce qui est le but suprême auquel aspirent tous les renonçants, le *samādhi*, accomplissement, l'état dans lequel le soi individuel, l'*ātman*, mot sanscrit pour l'âme, dont le sens premier est souffle (tout comme pour le grec *psychè*), doit s'unir à l'absolu, à Brahman. Ce que cherchent les hindous, c'est en effet la délivrance, *moksha*, du cycle perpétuel des renaissances successives, le *samsara* ou transmigration. C'est la notion bien connue de *Karma*, acte, du verbe *kar*, faire en sanscrit, qui désigne la somme de ce qu'un individu a fait, qui est à l'origine des réincarnations successives, comme l'expliquent les Upanishads. La vie actuelle d'un individu est donc à considérer comme le résultat des actions des vies passées, l'âme changeant de corps après la mort, le but suprême étant, en améliorant constamment son karma par de bonnes actions, de parvenir à se libérer du cycle des renaissances. L'hindou n'aspire pas en effet, en tant qu'individu, à la vie éternelle, mais au contraire il aspire à se délivrer de l'individuation, à se fondre dans l'absolu, et c'est là le but des pratiques ascétiques auxquelles se livra Siddhartha Gautama pendant six ans sans pourtant y parvenir.

Il décida donc de trouver une autre voie, d'abandonner les mortifications qui l'ont conduit aux portes de la mort, et de se concentrer sur la méditation. C'est ainsi, disent les textes, qu'il atteint la *bodhi*, l'éveil, l'illumination, à Bodhgaya, au Bihar, assis sous un pipal, un arbre sacré de l'Inde. La voie qu'il suivra désormais est la voie du milieu, une voie évitant les extrêmes, l'attachement aux sens tout comme les mortifications ascétiques. C'est ce qu'il expliquera quelques semaines plus tard à Sarnath, cité proche de Varanasi (Bénarès) vers laquelle il se dirige. C'est là, dans le Parc aux Gazelles qu'il dispense son

premier enseignement à ses disciples, sur les quatre nobles vérités : sur l'existence de la souffrance, sur son origine, sur la possibilité de la cessation de la souffrance et sur la voie qui y mène, la voie du milieu. Il va donc continuer à pérégriner dans le Magadha, le plus grand des seize royaumes de l'Inde ancienne, et à enseigner cette voie à tous ceux qu'il rencontre pendant toutes les années qui lui restent à vivre, jusqu'au moment de sa mort, à l'âge de quatre-vingts ans, à Kushinâgar.

L'enseignement du Bouddha a été codifié par la suite au cours de trois conciles qui ont été tenus par ses disciples, le premier un an après sa mort, les deux autres en 367 et 250 avant J.-C., ce dernier concile, qui eut lieu à Paliputra, au Bihar, la capitale des empereurs Chandragupta et Asoka, se termina par un schisme qui opposera les tenants de la doctrine dite des Anciens, *Theravada*, nommé par la suite « Petit Véhicule », qui s'étendra à Ceylan et à toute l'Asie du Sud-Est, et celle qui donnera par la suite l'école du *Mahayana*, le « Grand véhicule », qui prendra un essor considérable en se répandant dans toute l'Asie centrale, la Chine, et jusqu'en Corée et au Japon, pour revenir ensuite au Tibet. Ce qui les distingue, pour le dire rapidement, c'est que le but du pratiquant *mahâyâna*, qu'il soit moine ou laïc, est de devenir *bodhisattva*, c'est-à-dire celui qui cherche à atteindre l'Eveil, pour sauver tous les êtres, alors que le pratiquant *theravâda* se concentre d'abord sur son propre salut.

Il faut dire ici un mot de l'empereur indien Ashoka (304-232 av. J.-C.), personnage d'exception, qui est à l'origine de la première diffusion du bouddhisme. Après la conquête d'une grande partie de l'Inde au moyen d'une guerre terriblement meurtrière, il traverse une crise morale et politique qui le conduit à faire une retraite d'un an dans un monastère et à faire des dons aux brahmanes, mais aussi aux jaïns et aux bouddhistes. Il adopte alors les principes non violents du bouddhisme et s'emploie à organiser pacifiquement son grand empire à travers un corps de fonctionnaires et une série d'édits gravés sur des rochers ou des colonnes dispersés dans tout le pays pour diffuser son idéal de tolérance et de non violence. Il interdit les sacrifices d'animaux, encore en usage dans l'hindouisme, promeut le végétarisme, traite de manière égale toutes les religions et encourage la diffusion du bouddhisme en envoyant des émissaires dans tout le pays et même au-delà des frontières, à Ceylan, en Syrie, en Macédoine et en Egypte. Voici l'exemple d'un de ses édits :

« Ce don (le dharma) consiste à traiter équitablement esclaves et serviteurs, à obéir à la mère et au père, à user de libéralité envers les amis, connaissances, parents, brâhmanes et ascètes et à ne pas tuer les animaux. » (Ashoka, édit 10).

La pratique du bouddhisme s'est donc répandue dans toute l'Inde et a perduré pendant treize siècles. Mais suite au renouveau du brahmanisme et à l'arrivée de l'Islam, les terres d'origine, les Musulmans s'étant installés en Inde du Nord depuis le Xe siècle, le bouddhisme décline à partir du VIIIe siècle pour disparaître complètement de sa terre d'origine vers le XIIIe siècle, non sans avoir cependant profondément influencé la pensée indienne. On a cependant assisté à une renaissance du bouddhisme en Inde après

l'indépendance qui se poursuit aujourd'hui encore. Elle a été suscitée par la conversion au bouddhisme de Bhimrao Ramji Ambedkar (1891-1956), un intouchable devenu avocat et qui fut en 1947 ministre de la justice dans le premier gouvernement de l'Inde indépendante, chargé par Nehru de rédiger la constitution du pays. Peu avant son décès il a organisé la première conversion en masse de quelque 380 000 intouchables rassemblés autour de lui à Nagpur, ville située au centre de l'Inde

Hindouisme, jaïnisme et bouddhisme ont beaucoup de choses en commun. Il faut donc mettre l'accent sur ce qui distingue fondamentalement le bouddhisme des écoles brahmanistes hindoues qui ont fleuri depuis le VI^e siècle et jusqu'au début des temps modernes et avec lesquelles il est entré de manière fructueuse en interaction. Tout comme le jaïnisme, le bouddhisme, qui affirme l'égalité de tous les vivants et s'oppose au système des castes, ne reconnaît aucun dieu créateur, la vénération et le culte s'adressant au Bouddha. L'affirmation de l'impermanence (*anitya*) de toutes choses et de l'absence en toutes choses d'un soi permanent (*anatman*) forment les points doctrinaux fondamentaux du bouddhisme. Les bouddhistes croient cependant dans la transmigration, au cycle des renaissances (*le samsara*), mais pas à la renaissance de cette entité permanente que les hindoues nomment l'*atman*, le processus de la transmigration étant pour eux semblable à l'écoulement de l'eau toujours changeante d'une rivière. Ce à quoi il s'agit pour eux d'atteindre, c'est à la libération (*moksa*) de la transmigration, plus précisément à l'extinction, *nirvana*, mot qui signifie littéralement expiration, mais qu'il ne s'agit pas d'identifier à la mort, mais à la sortie de l'ignorance et de l'attachement au soi, qui est le but final de la pratique de l'Eveil, *bodhi*.

On a certes essentiellement affaire avec le bouddhisme à une pratique et à une éthique, mais aussi à une philosophie d'une grande profondeur qui a été développée de manière magistrale par Nagarjuna, moine et penseur bouddhiste du II^e siècle, né au sud-est de l'Inde, fondateur de l'école du Milieu (*Madhyamaka*), et l'un des plus grands penseurs de l'Inde. Le thème central de sa pensée, c'est la notion de *sunyata*, de vacuité, dont on retrouve la racine dans le mot zéro, *sunya*. C'est cette idée qui, chez Nagarjuna, est à la base de la non-indépendance de toutes choses et exprime leur absolue relativité, aucune chose n'ayant en elle-même une nature pouvant la définir de manière intrinsèque, mais toutes étant interdépendantes entre elles. Il n'est donc pas possible d'assigner une cause première à l'ensemble complexe d'interrelations de toutes choses entre elles. Il faut par conséquent abandonner les concepts d'existence et de non existence puisqu'ils présupposent tous deux la notion d'existence autonome ou séparée. Mais cela ne veut cependant pas dire que rien n'existe, mais simplement qu'il n'y a pas un monde constitué de choses indépendantes.

Je voudrais, après ce bref aperçu historique, en revenir à la question de la non violence dont on a vu déjà, avec l'exemple d'Ashoka, qu'elle représentait un précepte important du bouddhisme. Il n'est pas possible de résumer en quelques mots l'enseignement du Bouddha, mais il faut au moins mentionner la règle des quatre

sentiments ou qualités morales qui doivent être développées par les adeptes et qu'on nomme aussi les quatre « incommensurables », car ils sont illimités :

La bienveillance, *maitri* ou souhait que tous les êtres soient heureux

La compassion, *karuna* ou souhait que tous les êtres soient délivrés de la souffrance

La joie altruiste, *muditā* ou souhait que tous les êtres trouvent la joie

L'équanimité ou détachement, *upeksā* ou état de paix face à toute circonstance

On retrouve en effet cette même règle dans la pensée hindoue et dans le jaïnisme, de même que celle qui s'exprime dans le premier des cinq préceptes de l'éthique bouddhiste qui enjoint de ne pas nuire aux êtres vivants ni prendre la vie, à savoir le principe de la non violence, *ahimsā*. Dans toutes les sociétés anciennes, dès qu'elles ont atteint un certain degré de développement, il s'est agi de limiter les conflits qui surgissent entre les humains et de réguler la violence. C'est là l'origine de la fameuse loi du talion, mot qui vient du latin, *talis*, tel, pareil, dont on connaît bien l'énoncé : « œil pour œil, dent pour dent » dont l'énoncé remonte à une haute antiquité, puisqu'on le trouve dans le Code d'Hammurabi, le roi de Babylone, en 1750 avant J.-C., qui a été gravé sur une stèle que l'on peut voir au Musée du Louvre. Cette loi permet d'éviter que les hommes se fassent justice eux-mêmes et introduit ainsi un principe de réciprocité et de justice entre le crime et la peine, et c'est le même souci de justice qui va beaucoup plus tard, au VI^e siècle, conduire la cité grecque d'Athènes à interdire la vengeance privée, la cité ayant seule le droit de prononcer des condamnations. La loi du talion est également citée à plusieurs reprises dans la Bible, dont on sait aujourd'hui qu'elle a été rédigée seulement à la fin du VII^e siècle avant J.-C.

« Mais si malheur arrive, tu paieras vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied, brûlure pour brûlure, blessure pour blessure, meurtrissure pour meurtrissure. » Exode, 21,23-25

« Si quelqu'un verse le sang de l'homme, par l'homme son sang sera versé. »
Genèse IX, 6

A cela s'oppose d'autres passages de la Bible, en particulier celui du fameux cinquième commandement :

« Ne dis pas : Comme il m'a traité, je le traiterai, je rends à chacun selon ses œuvres. » Proverbes, 24,29

« Tu ne tueras point » Exode, 20, 13

Dans tous ces cas, il s'agit uniquement de l'interdiction du meurtre d'un autre humain, alors dans l'*ahimsa*, il s'agit de l'interdiction de tuer les êtres vivants en général. Cela s'explique par le fait que la croyance en la transmigration, au *samsara*, qui implique la possibilité d'une réincarnation dans le corps d'un animal, est partagée par l'hindouisme, le jaïnisme et le bouddhisme. On trouve la trace de cette croyance aussi chez les anciens Grecs, comme on peut le voir dans le mythe que raconte Platon à la fin de son dialogue

intitulé *La République*, dans lequel les âmes, après la mort, doivent choisir de se réincarner dans un nouveau corps, qui peut être celui d'un humain ou d'un animal, comme c'est le cas pour le poète Orphée qui choisit de se réincarner en cygne, alors qu'Ajax le guerrier choisit de se réincarner en lion, le roi Agamemnon en aigle, et Ulysse l'avisé en simple laboureur. C'est à partir du VI^e siècle environ que la théorie de la réincarnation, absente des Védas, est adoptée par les hindous, et c'est aussi à cette époque que l'on commence à voir apparaître le mot *ahimsa* dans une des premières Upanishad et aussi dans ce grand poème philosophique qu'est la *Bhagavad Gita*, Le chant (*Gita*) du Seigneur (*Bhaga*), texte fondamental de l'hindouisme, qui forme la partie centrale du long poème épique *Le Mahabharata*, et qui date probablement du Ve siècle avant J.-C. Le sujet de ce poème épique, sept fois plus long que l'Iliade et l'Odyssée réunis, est la guerre entre deux branches de la même famille, et le court fragment de ce poème qu'est la *Bhagavad Gita* est constitué par le dialogue entre le dieu Krishna et le guerrier Arjuna à la veille d'une bataille entre les deux prétendants au pouvoir. Bien que la violence n'y soit pas strictement condamnée, l'*ahimsa* y est cependant proclamée par Krishna comme le plus haut *Dharma*, la plus haute Loi. Il y a en effet à cette époque tout un débat dans l'hindouisme concernant la violence et les sacrifices d'animaux qui sont alors devenus l'apanage exclusif de la caste des brahmanes. Il faut ici souligner qu'en Iran, Zarathoustra ou Zoroastre, selon son nom grec, qui a vécu au plus tard au VI^e siècle avant J.-C., a déjà à cette époque pris position contre les pratiques religieuses de son temps et contre le polythéisme alors régnant. Fondateur d'une religion monothéiste, Zarathoustra s'est élevé contre les sacrifices sanglants offerts aux dieux. C'est là un aspect important de la nouvelle doctrine qu'il propage, qui promet l'instauration d'un nouveau comportement vis à vis des animaux. On trouve ainsi dans l'*Avesta*, le livre sacré des zoroastriens, l'idée d'une sollicitude générale pour tous les êtres de la création qui préfigure le sentiment de pitié universel qui animera la pensée du Bouddha.

Ce n'est donc pas chez les brahmanes, mais chez les renonçants, les sannyasins, que l'*ahimsa* va trouver son origine. Le *Sannyāsa* ou *saṃnyāsa*, c'est-à-dire le complet (*sam*) abandon (*nyasa*), le renoncement au monde, constitue le quatrième et dernier stade de la vie selon la tradition védique, celui pendant lequel l'homme ou la femme, après avoir accompli leurs devoirs familiaux, se consacre à la recherche spirituelle en se retirant du monde ou en rejoignant une de ces communautés spirituelles qu'on nomme *ashram*. Mais ce mode de vie non violent peut aussi être choisi à un plus jeune âge, ce qui est le cas des errants ascètes cherchant la *moksa*, la délivrance que l'on peut encore de nos jours rencontrer en Inde.

Or c'est ce même mode de vie qui est prôné par le jaïnisme, qu'on peut littéralement définir comme la religion de la non violence. Cette religion, qui est demeurée quasiment inconnue en Occident du fait qu'elle n'a jamais dépassé les frontières de l'Inde, est cependant encore bien vivante, puisqu'elle compte environ dix millions d'adeptes dans le monde, ce qui est néanmoins peu de choses comparé aux centaines de millions de bouddhistes. Le jaïnisme (du mot sanskrit *jina*, vainqueur) est apparu avant le bouddhisme, au Xe siècle avant J.-C., mais sa forme définitive lui a été donnée au VI^e

siècle par un contemporain du Bouddha, Mahavira, né à Vaisali, une ville du Bihar située à quelques 350 km de Lumbini. Appartenant lui aussi à la caste des Kshatryas, les textes jaïns expliquent qu'il choisit à trente ans, comme le Bouddha, de devenir un ascète, qu'il se dépouilla par la suite de tout vêtement et qu'il atteignit l'omniscience douze ans plus tard, d'où le nom qu'on lui donna alors de *Mahavira*, grand héros. Il se consacra alors lui aussi à l'enseignement, constitua autour de lui une communauté monastique et ascétique obéissant aux principes de chasteté, rejet de la violence, du mensonge et de la possessivité. Le but de la vie pour les jaïns est le même que pour les hindous et les bouddhistes : il s'agit de se délivrer du cycle des réincarnations, du *samsara*, ce qui s'obtient, comme dans l'hindouisme, par la pratique du yoga, mot qui signifie « union, joug », et qui désigne une discipline qui vise au moyen de la méditation, de l'ascèse et des exercices corporels à réaliser l'unification des aspects psychiques, physiques et spirituels de l'être humain. Mais comme le bouddhisme, le jaïnisme rejette toute idée d'un dieu créateur, le divin résidant pour lui dans tous les êtres vivants. C'est le respect de l'*ahimsa* qui fait du jaïnisme une philosophie de la tolérance, car elle professe l'*Anekantavada*, la doctrine de la non (*an*) exclusivité (*eka*) des (*anta*) points de vue (*vada*) selon laquelle la réalité étant trop complexe, elle ne peut être réduite à un point de vue univoque. Le jaïnisme lui aussi a connu un schisme au III^e siècle qui a opposé ceux qui voulaient suivre le vœu de nudité de Mahavira, les *Digambara*, les « vêtus de ciel », et les autres, les *Shvetambara*, les « vêtus de blanc ».

Le jaïnisme a prôné la non violence absolue envers tous les êtres vivants et a été à l'origine de l'expansion du végétarisme auquel se conforme une grande partie des hindous et des bouddhistes. C'est ce qui explique que certains ascètes jaïns portent sur le visage un masque de coton afin de ne pas avaler d'animaux microscopiques et balaiant devant eux afin de ne pas marcher sur des insectes. Poussé à l'extrême, le respect absolu de la vie débouche sur le suicide par le jeûne qui, dans le jaïnisme primitif, était considéré comme le plus sublime exemple de la cessation du *karma*. C'est cette doctrine de l'*ahimsa* que Gandhi, qui est né dans une région de l'Ouest de l'Inde, le Gujerat, où le jaïnisme a essaimé, a voulu mettre en pratique et fait ainsi connaître à l'Occident.

C'est pourtant le bouddhisme, grâce à l'expansion en dehors des frontières de l'Inde qu'il a connu depuis le III^e siècle avant J.-C. qui a été le vecteur le plus important de l'idéal de non violence, bien qu'il ne le comprenne pas de manière aussi intransigeante que le jaïnisme. C'est en particulier le cas en ce qui concerne le végétarisme. Il y a ainsi dans le Gujerat une ville Palitana, haut-lieu de pèlerinage du jaïnisme avec ses 863 temples, qui a revendiqué le statut juridique de ville végétarienne. Il faut ici souligner que dans l'Antiquité, et cela ne vaut pas seulement pour l'Inde, tuer un animal relevait d'un processus rituel, ce que les sociétés dites « primitives » qui subsistent encore sur la planète savent bien. C'est ce qui explique que dans le brahmanisme, le sacrifice animal était considéré comme acceptable, car comme le disent les textes hindous, « tuer dans le sacrifice n'est pas tuer », cela ne relève donc pas pour eux de l'*himsa*, de la violence, mais comme un rite nécessaire au bon fonctionnement de l'ordre cosmique. Dans le bouddhisme comme dans le jaïnisme, la mise à mort de l'animal perd sa valeur rituelle, le

sacrifice sanglant est condamné et le végétarisme est par conséquent encouragé. C'est ce qui s'est passé avec la politique qu'a menée l'empereur Ashoka qui fut un fervent propagateur de l'*Ahimsa* et du végétarisme, ce qui explique que la pratique du sacrifice sanglant par les brahmanes a fini par disparaître presque totalement sur tout le territoire indien. Le végétarisme se voit ainsi encouragé, mais non imposé par le canon bouddhiste. C'est ce qui explique que dans certaines traditions bouddhistes, et en particulier dans le Theravada, le végétarisme ne soit pas obligatoire.

L'*ahimsa* bouddhique ne se réduit pas à la seule pratique du végétarisme, mais elle inclut toute une culture de la paix à laquelle il s'agit de s'entraîner au moyen de la méditation et de l'étude. Car l'autre versant de ce concept négatif qu'est l'*ahimsa* est la compassion, *karuna*. Le bouddhisme est dans son ensemble parvenu depuis sa naissance il y a 2500 ans à maintenir et à conforter les éléments de la culture de paix et de non violence prônée par le Bouddha. Ce qui ne veut pas dire que les bouddhistes comme c'est aussi le cas pour les adeptes d'autres religions, se soient toujours conduits de manière irréprochable. Les violences opérées aujourd'hui par les bouddhistes du Myanmar, ex Birmanie, à l'encontre des Rohingyas, de confession musulmane, entachent l'image que l'on a pu se faire du bouddhisme. Un fondamentalisme bouddhiste existe au Myanmar et il s'exprime à travers les discours d'un moine du nom de Wirathu et de son mouvement. Et l'on sait qu'un fondamentalisme bouddhiste existe au Sri Lanka, ex Ceylan, et qu'il s'est montré particulièrement virulent contre les Tigres tamouls. Mais il y a aussi dans ces pays des initiatives venues d'autres bouddhistes pour tenter de restaurer tolérance et respect réciproque entre les communautés différentes. C'est précisément pour les encourager que plusieurs enseignants de renommée internationale du Canada, des Etats-Unis, de France, du Japon, de Grande-Bretagne, du Sri Lanka et de Thaïlande ont publié en décembre 2014 une Tribune commune dans les journaux birmans intitulée « Une réponse des responsables bouddhiste mondiaux face à la montée des violences ethniques contre les musulmans au Myanmar »

À nos frères et soeurs bouddhistes du Myanmar,
 Nous, responsables bouddhistes mondiaux, tenons à exprimer notre bienveillance et notre préoccupation pour les difficultés auxquelles la population du Myanmar est actuellement confrontée. Bien qu'il s'agisse d'un moment de grand changement positif pour le Myanmar, nous sommes préoccupés par la montée des violences ethniques et les attaques ciblées contre les musulmans dans l'État de Rakhine et par la violence à l'encontre des musulmans et d'autres communautés dans l'ensemble du pays. Les Birmans sont un peuple noble, et les bouddhistes birmans portent en eux une longue histoire du respect du dharma [l'enseignement du Bouddha]. Nous tenons à réaffirmer au monde les principes bouddhistes les plus fondamentaux de nonviolen- ce, de respect mutuel et de compassion et à vous soutenir dans leur exercice. Ces principes fondamentaux enseignés par le Bouddha sont au coeur de toute pratique bouddhiste : les enseignements bouddhistes sont fondés sur les préceptes de ne pas tuer et de ne

blessé quiconque. Ils sont fondés sur la compassion et le soin mutuel. Ils respectent chacun quelle que soit sa classe sociale, sa caste, sa race ou sa croyance. Nous sommes avec vous pour défendre courageusement ces principes bouddhistes, quand d'autres voudraient diaboliser ou nuire aux musulmans ou à d'autres groupes ethniques. Ce n'est que dans le respect mutuel, l'harmonie et la tolérance que le Myanmar peut devenir une grande nation moderne profitable à tous et un formidable exemple pour le monde. Que vous soyez un sayadaw [un vénérable], un jeune moine, une jeune moniale, ou que vous soyez un bouddhiste laïque, s'il vous plaît, parlez, levez vous, réaffirmez ces vérités bouddhistes, et soutenez chaque personne du Myanmar avec la compassion, la dignité et le respect offerts par le Bouddha.

Soyez assurés de notre soutien dans le dharma